

A quelque pas de là sont attachés les deux captifs.

Le missionnaire a obtenu de son gardien de lui détacher un bras. Il lit son bréviaire, le front serein, comme s'il eût été dans un oratoire, et non lié au milieu de ces Indiens qui lui feront subir d'horribles tortures.

M. de Champflour dort paisiblement.

L'abolement de quelque chien ou le hurlement de quelque fauve troublent seuls la paix enveloppante de cette nuit pure et calme qui précède la scène sanglante dont sera témoin l'aurore.

Que se passe-t-il dans l'esprit d'Andioura ?

Comment donc ce jeune homme, dont les circonstances néfastes de la vie ont fait un Indien farouche, n'est-t-il pas heureux de cette prise qui flatte si fort son orgueil d'Iroquois, orgueil souvent poussé jusqu'au ridicule ?

Pourquoi ne se réjouit-il pas de cette capture, surtout parce qu'elle lui mérite Biche-Blanche, la fameuse beauté des Agniehronnons, la fille charmante d'Aontarisati le sagamo, celle qu'il aime avec toute la fougue et les illusions de la jeunesse ?

Et cependant, l'âme de l'Indien est triste jusqu'à la mort. Il ne quitte plus des yeux le soldat à chevelure blanche. Son regard est chargé de compassion.

C'est en vain qu'il s'irrite de ce sentiment de pitié pour un prisonnier, qu'il prend pour de la lâcheté.

Plus il regarde M. de Champflour, plus il s'attendrit.

Une seconde nature ne peut jamais, quoi que l'on fasse et quoi que l'on dise, supplanter celle que nous apportons en naissant.

Andioura avait été dompté à la vie de l'Iroquois ; il avait adopté les mœurs et les habitudes de cette race sauvage et cruelle, mais son cœur était resté français, son âme appartenait au Dieu qui l'avait fait chrétien.

Andioura demeurait le fils du comte et de la comtesse de Champflour, l'héritier d'un sang noble et généreux.

Soudain, il fait un mouvement brusque, comme pour se lever.

Il se rasseoit avec accablement.

— Biche-Blanche, murmure-t-il.

Je perdrais pour toujours la fille d'Aontarisati que j'aime plus que mon arc et mes flèches, plus que tous les combats qui m'ont donné de la réputation, plus que moi-même.

Et soudain, comme s'il eût voulu chasser une image enchanteresse qui le retenait cloué sur sa natte, et l'empêcher d'obéir à la résolution qu'il venait d'arrêter, il se leva d'un mouvement énergique.

Il dirige ses pas vers le soldat prisonnier et le touche à l'épaule.

Il lui pose un doigt sur les lèvres.

Toujours sans prononcer une parole, il prend le couteau qui pend à sa ceinture.

Le commandant des Trois-Rivières n'est pas encore remis de son étonnement qu'il est libre.

Alors, Andioura tend le bras dans la direction du Metaberoutin en faisant comprendre par signes au visage-pâle qu'il trouvera un canot sur la grève.

M. de Champflour s'adresse au missionnaire :

— Mon révérend père, dit-il, faites comprendre, je vous prie, à cet Iroquois, que jamais je ne partirai seul d'ici, que jamais je ne vous abandonnerai à la fureur de ces barbares. Nous avons été pris ensemble, nous mourrons ensemble.

Alors, entre ces deux héros de la patrie et de la foi, c'est un combat de générosité.

Le missionnaire, enfin, ayant interprété les paroles de son compagnon, Andioura coupe les liens du Jésuite.

Il dit avec tristesse :

— Vous êtes libres tous les deux. Suivez-moi.

Vous monterez dans mon canot, et vous retournerez auprès de vos frères les visages-pâles.

Andioura marche en silence, quand il réprime un cri de rage et de surprise. Lui barrant le chemin, les bras croisés sur la poitrine, et un sourire de dédain aux lèvres, se tient Aontarisati, le sagamo des Agniehronnons.

Un désir terrible traverse le cerveau d'Andioura, qui porte la main à son couteau.

Un souvenir doux et calme, frais comme l'eau d'un ruisseau dans les chaleurs torrides de l'été, celui de Biche-Blanche, se présente à son esprit.

Son bras retombe inerte.

Aontarisati n'a pas été sans surprendre le mouvement agressif d'Andioura, mais il n'a pas bougé.

— Andioura, dit-il enfin d'une voix basse et grave, Aontarisati savait que les ours ne s'entre-dévorent pas, que les loups ne font pas la guerre aux loups. Pourquoi le frère laisserait-il torturer son frère ?

— Je savais que le fils des visages-pâles ne laisserait pas mourir les siens, puisque, hier son cœur s'est attendri quand j'ai commandé de livrer les captifs à la torture.

Robe-noire, dis à ton frère que celui qu'il croit un enfant des bois, que celui qui l'a fait prisonnier, est un visage-pâle comme lui-même.

Le comte de Champflour, en entendant ces paroles, s'appuie contre un arbre, ployant sous le poids d'un fou pressentiment qui s'est emparé de lui.

— Et que ce visage-pâle, qui voulait délivrer les prisonniers, a vécu quinze hivers avec les Agniehronnons.

— Ensuite ! Ensuite ! s'écrie le comte haletant.

— Qu'une nuit d'été, il fut enlevé dans une chambre du fort des Trois-Rivières, après qu'une sentinelle eût été tuée.